

Laval théologique et philosophique



Michel GOURGUES, « *Je le ressusciterai au dernier jour* ». *La singularité de l'espérance chrétienne*. Paris, Les Éditions du Cerf ; Montréal, Médiaspaul (coll. « Lire la Bible », 173), 2011, 230 p.

Nestor Turcotte

Volume 69, numéro 2, juin 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1022504ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1022504ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

Faculté de théologie et de sciences religieuses, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Turcotte, N. (2013). Compte rendu de [Michel GOURGUES, « *Je le ressusciterai au dernier jour* ». *La singularité de l'espérance chrétienne*. Paris, Les Éditions du Cerf ; Montréal, Médiaspaul (coll. « Lire la Bible », 173), 2011, 230 p.] *Laval théologique et philosophique*, 69(2), 409–411. <https://doi.org/10.7202/1022504ar>

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 2013

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

The logo for Érudit is located in the bottom left corner. It features the word 'Érudit' in a bold, red, sans-serif font.

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

En ce sens, une morale ne doit pas s'appuyer sur la seule rationalité impersonnelle, mais doit s'appuyer sur l'expérience humaine dans ce qu'elle a de plus obscur. Elle doit tirer sa source du questionnement existentiel. Paradoxalement, si l'aveuglement existe, ce n'est pas en raison de nos sentiments, mais de l'illusion générée par la pensée abstraite qui se tient à distance justement de cette part de nous-mêmes qui fuit toute réduction. En somme, pour vivre bel et bien, pour réaliser la quête de soi ou l'accomplissement de soi, il s'agit d'établir un rapport dialogique entre ce qu'Aristote nomme « la partie rationnelle et la partie irrationnelle de l'âme », entre la raison et les sentiments. À cet égard, c'est la littérature qui illustre peut-être le mieux l'éthique d'Aristote dans la mesure où le savoir pratique, qui s'appuie sur le principe du juste milieu et du temps opportun, se déploie toujours selon un contexte particulier. Pour y parvenir, il faut sortir de soi, imaginer le possible et l'avenir, et penser à ce que l'on pourrait devenir comme être humain. C'est l'art du bel et bien vivre. Et c'est là que l'éducation a un rôle à jouer. L'éducation, par l'entremise de la littérature, apprend à l'être humain à imaginer sa vie autrement. En côtoyant la littérature, qui remet en question notre propre vie en proposant d'autres manières de vivre, il devient possible de maintenir ouvert l'écart qui nous sépare de soi, et, de surcroît, de s'y sentir chez soi.

Ce livre a le mérite de reprendre à nouveaux frais ce vieux débat entre la pensée philosophique et la littérature. Contrairement à une longue tradition qui consistait à défendre ou à déprécier la littérature pour différentes raisons, l'A. montre que la littérature en permettant d'explorer le possible de nos vies personnelles, qui est plus vrai et philosophique que le réel, *dixit* Aristote dans sa *Poétique*, permet aussi une redéfinition du travail de la pensée philosophique. Pour devenir ce qu'elle est, la pensée philosophique doit se décentrer et reconnaître son tout autre, Éros ou le désir de vivre bel et bien, qui se donne dans la littérature. La philosophie et la littérature, lorsque chacune d'elle participe à la réalité de l'autre, s'en trouvent agrandies. Il en va de même pour l'être humain. Puisqu'on ne naît pas sujet, mais qu'on apprend à le devenir par la littérature, par le travail de l'imagination et par le questionnement existentiel, cela signifie que l'être humain chemine vers soi en s'affranchissant du « Je-me-moi », de ce qu'il « est », et en s'inventant dans un possible ailleurs. C'est avec l'expérience esthétique, plus spécifiquement l'expérience de l'*Einführung*, que la philosophie et l'être humain s'ouvrent à ce qu'ils pourraient devenir.

Jacques QUINTIN
Université de Sherbrooke

Michel GOURGUES, « **Je le ressusciterai au dernier jour** ». **La singularité de l'espérance chrétienne**. Paris, Les Éditions du Cerf ; Montréal, Médiaspaul (coll. « Lire la Bible », 173), 2011, 230 p.

Ce petit livre propose d'explorer le témoignage du Nouveau Testament sur l'espérance de la résurrection. Non pas ce qui concerne la résurrection de Jésus lui-même, mais de l'espérance des croyants qui, après Pâques, s'est greffée sur elle et qui, petit à petit, a appris à se dire et à s'approfondir. Cet ouvrage, fort condensé, exprime ce que la résurrection des corps recèle de particulier par rapport à d'autres types d'espérance.

L'A. part de la parole de Jésus qui sert de titre à cet ouvrage et que l'on retrouve au chapitre 6 de l'Évangile de Jean, « Je le ressusciterai au dernier jour », pour affirmer le visage spécifique de l'espérance chrétienne. Cette nouveauté, déjà anticipée dans l'Ancien Testament, s'exprime maintenant d'une façon claire et précise. « Dieu, qui a ressuscité le Seigneur, nous ressuscitera nous aussi, par sa puissance » (1 Co 6,14).

Le débat rapporté dans l'Évangile de Marc qui oppose Sadducéens et Pharisiens au sujet de la résurrection des morts permet à Jésus de se positionner sur la question. Pour ce faire, il utilise le cas du mariage terrestre, situation liée à la procréation, qui sert essentiellement à assurer une postérité. À la résurrection, plus besoin de se marier. La résurrection est l'œuvre de Dieu (Lc 20,37-38) qui, en quelque sorte, engendre tous les êtres à une condition nouvelle et éternelle.

Les croyants doivent se préparer à cette mutation, à cette métamorphose eschatologique. Ils doivent marcher comme des enfants de lumière. Ils doivent abandonner les conduites païennes, et ne pas contrister l'Esprit de Dieu. La mort-avec-le-Christ débouchera dans une vie-avec-le-Christ.

Le grand texte-témoin, le passage le plus développé de tout le Nouveau Testament en ce qui concerne l'espérance de la résurrection des croyants et son lien avec la résurrection du Christ, se trouve en 1 Co 15. Un long chapitre de 58 versets où le verbe « ressusciter », *egeirô*, revient dix-huit fois, neuf par rapport à la résurrection de Jésus et neuf par rapport à celle des croyants.

La question centrale est : avec quel corps les morts reviennent ? Paul utilise trois images pour aider à répondre à ce grand mystère. L'image du grain de semence, par exemple, sert à illustrer la possibilité qu'une réalité qui a connu la mort puisse être à nouveau « vivifiée ». Les deux autres images (les chairs animales et les corps célestes) viennent appuyer son propos. Bref, Paul affirme que ressusciter, c'est passer de la vie terrestre à la vie éternelle. Le corps ressuscité est en lien avec le corps terrestre, mais il est métamorphosé ; l'identité fondamentale demeure au niveau de l'être personnel.

C'est en s'adressant à la communauté de Corinthe, quelque temps après la première lettre envoyée à celle-ci, que Paul aborde à nouveau la question de l'espérance de la résurrection et de la vie après la mort. Qu'arrive-t-il des vivants, lors du retour du Seigneur ? Devront-ils passer par la mort avant d'entrer dans la vie éternelle ? Réponse : Les morts, ressusciteront incorruptibles, mais nous, nous serons transformés (1 Co 15,51-52). Mais avant cette métamorphose des vivants, les croyants devront vivre ce qu'a vécu le maître : souffrances, épreuves, châtements. Confrontés sans cesse à la mort, les croyants doivent espérer contre toute espérance (Rm 4,18).

La deuxième lettre aux Corinthiens (chapitre 4 et 5) demeure, il va sans dire, un texte fondamental pour mieux comprendre le cheminement du propos de l'auteur. Il donne une place majeure au thème de la fragilité humaine en utilisant l'image des vases d'argile. Ainsi est introduite l'idée de faiblesse, de précarité et de vulnérabilité affectant les serviteurs de l'Évangile. La mort agit déjà dans l'homme. L'homme extérieur tombe en ruine. La tente qui sert de maison terrestre sera détruite. L'homme gémit, est accablé dans sa demeure provisoire. Et tout cela, à cause de Jésus. Mais, les croyants ne doivent pas se laisser abattre. Dieu est le Père des compassions et le Dieu de tout réconfort. Le corps dans lequel le croyant souffre, comparé à une tente, est un abri mobile, dressé provisoirement. Il est là, par opposition à un édifice solide, construit pour l'éternité, servant de résidence fixe et éternelle.

Ce livre montre bien la singularité de l'espérance chrétienne. Le lecteur sera confronté à de longues références exégétiques, mais sera comblé par la finesse et l'enchaînement des différentes parties du sujet traité. Mise à part la question de savoir si c'est Dieu qui a ressuscité Jésus ou si c'est Jésus lui-même qui a été l'agent de sa propre résurrection et qu'il le sera pour la nôtre, Michel Gourgues rappelle que le Christ est « l'esprit vivifiant » et il parle du « Seigneur Jésus qui transfigurera notre corps de misère pour le conformer à son corps de gloire ».

Ce livre insiste sur un fait : dès le début de l'annonce du message chrétien, il y a certes une connivence certaine entre la résurrection du Christ et la résurrection des croyants. Il y a, de plus, des

liens profonds entre la pensée de l'apôtre Jean et la pensée de Paul de Tarse. Ce qui importe, c'est que ceux qui se sont endormis dans la paix de Dieu seront un jour « vivifiés » en un corps de gloire.

Nestor TURCOTTE
Matane

Joseph Stephen O'LEARY, **L'art du jugement en théologie**. Paris, Les Éditions du Cerf (coll. « Cogitatio Fidei », 278), 2011, 378 p.

Joseph Stephen O'Leary plaide pour ce qu'il appelle le « jugement réfléchissant » en tant que « libre jeu critique de l'esprit » qui n'est prisonnier d'aucun dogme, « car même les dogmes se révèlent être au fond des outils servant à mener à bien un travail de compréhension réfléchissant » qu'il faut replonger dans le mouvement de réflexion qui les a engendrés et « repenser à partir de leur origine pour permettre leur développement ou “dépassement” dans une réflexion ultérieure plus souple » (p. 15). Le projet est clairement décrit en ces termes :

[...] après des réflexions sur le type de rationalité requise en théologie fondamentale (chapitre premier), nous esquisserons deux aspects du contexte actuel : « le retrait de l'origine » (chapitre 2) qui réclame une pensée s'accommodant aux médiations et à l'oblique, et le pluralisme qui rend manifeste le caractère conventionnel et contingent du langage religieux (chapitre 3). Nous nous demanderons ensuite quel rôle peuvent jouer dans une théologie ainsi située la référence à l'expérience religieuse (chapitre 4) et les ressources des traditions apophatiques (chapitre 5). Enfin nous discuterons la fonction et le statut du dogme tels qu'ils sont à redéfinir à la lumière de ces explorations (chapitre 6), en revisitant aussi les questions épineuses de la christologie, telles qu'elles se présentent dans l'optique d'une théologie fondamentale (chapitre 7) (p. 15-16).

L'A. donne à ses propos une « visée thérapeutique [...] en les situant dans une opposition à certaines habitudes mentales qui sont à la base de bien des maux qui assombrissent le seuil du nouveau millénaire. Ce sont : le fondamentalisme, le sectarisme, le scolasticisme, le bureaucratisme, et l'obsession de l'orthodoxie » dont il donne ce qu'il appelle « des descriptions sommaires » (p. 16) qui ne dépassent guère le domaine du convenu. Les « antidotes » à ces maux sont « l'herméneutique, le dialogue, la recherche du réel, l'engagement dialectique avec lui, et la confiance née de la foi » évangélique (p. 18-20). Ces « activités salutaires » sont regroupées « sous la dénomination générale du “jugement — entendu au sens de la faculté de juger — théologique” ». Elles représentent une pensée en mouvement, que nulle clôture définitive n'arrête et qui ne saurait se consolider en système fonctionnant de façon automatique » (p. 18). Sortir du cocon, s'exposer à une réalité extérieure, sentir le poids du monde... une tâche ardue exigeant une vie ecclésiale branchée en permanence sur ce qui se passe dans le monde. Mais pour l'A., le « débat avec la modernité » ne doit pas devenir pour autant « un prétexte pour plaquer des catégories désuètes sur des expériences et des modes d'expression [ceux d'une foi “en santé” — p. 16] qui résistent à cette récupération, et dont il faudrait au contraire faire sentir l'effet subversif » (p. 17). C'est ainsi que l'A. se sent obligé de payer son tribut à ce qui est devenu, depuis les années 1970 en théologie, un poncif : le fameux « subversif » (voir aussi p. 23, 145, 299) !

Le chapitre 1 (« Jugement et méthode en théologie fondamentale », p. 9-61) est un vibrant plaider pour un en deçà de débats singuliers autour de Heidegger, de Derrida, de Jean-Luc Marion et aussi de Husserl, en vue d'une phénoménalité qui ne soit plus l'effet de velléités restées « vagues » et « obscures » (p. 10). Au cœur du chapitre, la section « la souveraineté du jugement » (p. 31-49) insiste également sur un en deçà des méthodes (p. 31-37). « Quand je distingue méthode et juge-